

L'ABSURDE VU PAR CAMUS

INTERPRÉTATION DU MYTHE DE SISYPHE ET DE L'ÉTRANGER

SRUSTHI SUDHANYA MOHANTY

UG Student

AMITY UNIVERSITY NOIDA UTTAR PRADESH INDIA

ABSTRAIT: *Cet ouvrage analyse la notion de l'absurde chez Albert Camus à travers Le Mythe de Sisyphe et L'Étranger. Il met en lumière le conflit fondamental entre la quête humaine de sens et le silence irrationnel de l'univers, constituant le cœur de la philosophie de l'absurde. L'étude explore la réflexion de Camus sur le suicide, distinguant le suicide physique du suicide philosophique, tout en valorisant la « révolte » comme réponse lucide à l'absurdité. À travers la figure de Sisyphe, symbole de la condition humaine, et celle de Meursault, héros détaché des normes sociales, l'analyse démontre comment l'acceptation de l'absurde conduit à une forme de liberté et d'authenticité. En reliant l'absurde à l'existentialisme, ce travail souligne l'importance de créer son propre sens. Il conclut que l'homme absurde, loin d'être nihiliste, choisit de vivre pleinement, conscient de l'inévitabilité et de l'irrationalité de l'existence.*

Mots-Clés: *Absurdism, Absurd Hero, Societal norms, emotions, actions*

INTRODUCTION

La vie se résume-t-elle au voyage, ou est-elle dénuée de sens? Nos actions ont-elles une quelconque importance dans cet immense univers? Certains affirment que seul le voyage compte, qu'il a une signification, tandis que d'autres soutiennent que la vie, dans son ensemble, est absurde. La perception de l'absurde varie selon la personne qui l'informe. Beckett, Camus, Kafka et Esslin l'ont tous exploré sous un angle différent. L'absurde, en tant que terme générique, désigne la tension croissante entre la quête de sens et le sentiment d'absurdité qui plane sur l'univers au terme de sa chaîne d'actions infinie.

L'idée est bien plus ancienne que le mot lui-même ; même sous une forme subtile, elle apparaît dans les tragédies grecques de Sophocle et d'Euripide. Leurs personnages, en quête d'équité et de justice, sont finalement dupés par le destin. Ceci a ancré l'idée que tous les efforts d'une personne sont vains, car rien n'est plus puissant que le destin. Nombre d'épopées et de classiques ont également exploré ce thème, ou du moins l'ont abordé. Le mot provient du latin « absurdus » et s'est popularisé bien plus tard, au milieu du XXe siècle. Il est entré dans le dictionnaire des synonymes français au Moyen Âge sous la forme « absurde ».

Le mot a acquis une dimension philosophique plus profonde après les deux guerres mondiales. Les destructions massives, la violence et les pertes humaines ont amené les gens à s'interroger sur le sens de la vie. Ces guerres les ont confrontés à une réalité insoupçonnée, et tout ce qu'ils ont vu les a conduits à réfléchir à la véritable nature de l'existence humaine. Ils ne pouvaient conclure si la cause défendue justifiait tous les sacrifices consentis. Il n'y avait pas de consensus sur une victoire qui puisse être célébrée sans pleurer les pertes. L'absurde imprégnait tous les enterrements liés à la guerre, tous les signes de victoire esquissés à la fin et toutes les larmes versées face à une perte immense.

Ce que nous faisons aujourd'hui n'aura peut-être aucune importance dans un million d'années, mais cela n'arrête ni ne modifie le cours des choses. Cette théorie nous invite à croire que le fait d'agir ou de ne pas agir dépend entièrement de la volonté humaine, tandis que le résultat final pourrait dépendre de l'univers.

Ces conclusions peuvent parfois être trop agréables à accepter, ou au contraire, devenir ce que l'on redoutait autrefois. Il faut accepter que tout ce que nous avons accompli puisse finalement se révéler totalement dénué de valeur. Si le néant est un cauchemar, il est parfois une vérité absolue. C'est absurde. Tout ce que l'on fait, tous les efforts, toutes les souffrances, toute la bonne volonté, toute la détermination, peuvent parfois s'avérer aussi inutiles que de ne rien faire du tout. Il faut être prêt à tout s'effondrer, car cette possibilité est aussi grande que celle de la réussite. Il se peut aussi que tout ce que l'on fait soit insignifiant pour une seule particule de cet univers.

Bien sûr, rien n'a besoin d'être significatif pour quiconque, sauf pour celui qui le fait, mais en fin de compte, chaque être humain sur Terre connaîtra la même fin: la mort. L'absurde interroge donc la question suivante: a-t-il vraiment une importance ce que l'on fait, dans quelle mesure, bien ou mal? Tout perdra son sens après l'inévitable. Chercher un sens à tout ce que l'homme fait avant de mourir, en l'absence de sens absolu, est un conflit que l'on appelle l'absurde. Les choses peuvent avoir ou non un sens, ou en produire un, mais la quête de sens persistera toujours.

L'idée explorée par Camus dans ses essais du « Mythe de Sisyphe » porte essentiellement sur les raisons qui poussent les êtres humains au suicide. Qu'est-ce qui les conduit à de tels extrêmes? Il affirme qu'il s'agit d'une question fondamentale en philosophie, et que sa réponse permettrait de résoudre de nombreuses interrogations essentielles. Outre Camus, de nombreux autres philosophes ont exploré cette théorie, ainsi que d'autres théories apparentées, comme l'existentialisme.

Camus était ami avec Jean-Paul Sartre, autre philosophe de renom. Sartre est un expert de l'existentialisme, qui se ramifie en abyme, un courant que Camus a largement analysé. La théorie existentialiste suggère qu'il n'existe pas de finalité prédéterminée pour l'être humain. En d'autres termes, nous ne sommes pas les héros d'une tragédie grecque; nous n'avons ni oracles à rencontrer ni prophéties à accomplir. Nous sommes des êtres humains ordinaires; nous façonnons ce monde par nos actions.

Rien ne détermine notre destin, si ce n'est nos propres actes, dont nous devons assumer les conséquences, quoi qu'il arrive. Cette théorie nous invite à affirmer notre existence malgré tout ce que le monde nous réserve. Elle nous dit que la qualité et la signification de notre existence dépendent de nos actions, et non de notre destin. Elle nous encourage à créer notre propre sens au lieu d'en demander un à l'univers, à nous appuyer sur notre essence intérieure plutôt que sur l'énergie cosmique.

Les idées de l'absurde et de l'existentialisme gagnent en authenticité et en complexité lorsqu'on les explore conjointement. Ces deux théories s'enrichissent mutuellement dans le champ philosophique. Toutes deux plongent au cœur de l'existence humaine et de sa signification. Tandis que l'absurde cherche un sens à l'immensité de l'univers et interroge les réponses, l'existentialisme nous invite à créer notre propre sens et à ne pas dépendre de l'univers pour trouver des réponses. Et c'est dans l'espace entre ces deux théories que réside la volonté humaine, ainsi que la manière dont elles se façonnent. Nous pouvons soit continuer à chercher un sens à un univers déraisonnable, soit créer nous-mêmes des significations qui nous suffisent. L'une pose des questions tandis que l'autre invente ses propres réponses. Même si tout cela peut paraître compliqué, il s'agit, au final, d'une question de décision. Le choix lui appartient entièrement.

CHAPITRE 1

LE MYTHE DE SISYPHE

1.1. Introduction à l'absurde et à la question du sens de la vie.

Le Mythe de Sisyphe d'Albert Camus est l'une des œuvres les plus marquantes sur l'absurde. Dans ses essais, il expose sa conception de cette théorie et sa portée philosophique dans l'existence humaine. Il affirme que répondre à la question du sens de la vie, ou à la question de savoir si elle vaut la peine d'être vécue, revient à répondre à la question fondamentale de la philosophie. Aucune autre question n'a plus d'importance dans une vie. Pourquoi la Terre tourne autour du Soleil? Combien de dimensions possède l'Univers? Toutes ces questions sont secondaires et relèvent d'une sphère bien moins significative.

Camus reconnaît n'avoir jamais entendu parler de quelqu'un mort pour des arguments ontologiques; même de grands hommes comme Galilée ont renoncé à des vérités scientifiques lorsque leur vie était en danger. D'un autre côté, il affirme avoir vu beaucoup de gens mourir parce qu'ils estimaient que la vie ne valait pas la peine d'être vécue. Paradoxalement, beaucoup se sont aussi suicidés, car ce qui est une excellente raison de vivre peut aussi être une excellente raison de mourir. Prenons l'exemple du bonheur, but ultime de la vie humaine.

Or, tout au long de notre existence, nous trouvons rarement un bonheur durable. Nos vies s'étirent en une longue période de tristesse, ponctuée de brefs instants de bonheur. Cette tristesse peut finalement conduire un homme à la mort, car après la mort, il n'y aura plus aucun souci de bonheur ou de tristesse. L'homme reposera à jamais en paix, sans être dérangé par quoi que ce soit, et la mort viendra à lui non comme une punition, mais comme une miséricorde.

1.2. Le suicide et la naissance de l'absurde.

Camus affirme que le suicide est un aveu, celui de reconnaître que « la vie n'en vaut pas la peine », que la vie les a accablés au point de les pousser à renoncer. C'est la déclaration que tout leur a échappé et que, désormais, il ne leur reste qu'à abandonner. Il écrit également que l'attachement humain à la vie est plus fort que toutes les souffrances du monde, car le corps humain apprend d'abord à vivre, puis à penser. C'est par cet apprentissage et cette réflexion que nous en venons à nous interroger sur le sens de la vie, et malgré toute cette réflexion, nous ne parvenons pas à apporter de réponse concrète à cette question ; cette vérité absolue est l'absurde auquel l'homme est confronté.

Il insiste également sur le fait qu'un homme ne nous sera jamais totalement connu ; une part de sa personnalité nous échappera toujours. Le vide intérieur qui pousse un homme à répondre par un sincère « rien » à une question sur son état d'esprit est le premier signe d'absurdité. Mais ce qui amuse Camus, ce ne sont pas ces découvertes de l'absurdité, mais leurs conséquences. Même une fois toutes ces découvertes mises à nu, que faut-il en conclure ? Jusqu'où peut-on éviter le « rien » ? Comment y faire face ? Par la mort ou par l'espoir?

1.3. Le suicide philosophique et la critique des croyances.

Il nous exhorte également à saisir que notre propre cœur restera à jamais indéfinissable. L'homme demeurera toujours étranger à lui-même. On ne peut jamais affirmer avec certitude que « tout est clair » et que tout sera sauvé. Ceux qui prétendent que rien n'est clair et que tout n'est que chaos sont ceux qui se confrontent à l'absurde. Cet absurde naît de la volonté humaine de chercher la clarté dans

l'univers et du silence de celui-ci, au lieu de réponses. Ce conflit entre l'être humain en quête de raisons et l'univers irrationnel dépourvu de toute raison est absurde. Nous avons précédemment établi le type d'absurdité qui intéresse Camus et qu'il souhaite aborder avec ses lecteurs. Il approfondit cette théorie et la manière dont l'individu peut y réagir ; l'objectif n'est pas seulement d'examiner l'absurde en lui-même, mais aussi la façon dont on le perçoit, son impact et son interprétation.

Il nous livre son raisonnement sur l'absurde, son intérêt pour le sujet et sa curiosité quant aux facteurs pouvant pousser un homme au suicide. Il cherche à comprendre ce que cela peut signifier pour une personne et si cela influence sa décision de se suicider. Il s'efforce d'explorer ces thèmes dans ses essais. Nous approfondissons ici la notion de suicide philosophique qui, selon Camus, constitue une autre forme de suicide, tuant une partie de l'homme sans le tuer physiquement. Il s'agit là aussi d'un problème intellectuel fondamental. Camus distingue deux types de suicide : le suicide physique, où l'homme cesse d'exister et où la vie prend fin ; et le suicide philosophique, où l'homme ne fuit pas la vie, mais échappe à l'absurde par la croyance. C'est un suicide qui n'affecte pas le corps, mais seulement la pensée.

C'est vivre en refusant d'accepter l'absurde. Ici, l'homme refuse l'absurde ou l'accepte totalement et se réfugie dans la croyance, la foi religieuse, un saut spirituel ou quelque chose de transcendantal. Il ne remet pas en question l'existence d'une puissance supérieure, mais commence à y croire et s'appuie sur ces idées. Il élude le problème en le rejetant, en choisissant de ne pas affronter l'absurde, mais en accédant à une idée qui relève de sa compréhension sans complications. L'homme ne souhaite plus discuter des irrationalités du monde après s'être engagé dans la voie philosophique. Il ne se soucie que du suprême sans se confronter à aucun de ses paradoxes.

1.4. La révolte, la liberté et les figures de l'homme absurde.

Comme nous l'avons vu précédemment, l'absurdité naît du conflit entre le besoin humain d'une réponse rationnelle à toute chose et le caractère irrationnel et insaisissable de l'univers. L'essence même de la philosophie consiste à occulter l'un des aspects de ce conflit, à ne pas s'attaquer à cette tension. Or, selon Camus, c'est là une erreur humaine. Ce faisant, l'homme fait disparaître une facette du système et se retrouve contraint de vivre avec une seule. Inévitablement, il finira par se leurrer lui-même et accepter l'univers de façon partielle. Camus évoque des penseurs et philosophes profonds qui, tout en reconnaissant l'absurde, refusaient de l'accepter pleinement. Il cite Kierkegaard, qui, après avoir accepté le désespoir et l'absurde, prônait un « saut de foi » vers Dieu. Selon Camus, cette dépendance et cette soumission à l'idée d'une puissance supérieure constituent une trahison de l'absurde.

Un autre penseur de ce genre, Jaspers, tente d'invoquer la transcendance, qui substitue à l'absurde un espoir au-delà du monde. Cet espoir ne trouve pas sa source dans quelque chose, mais malgré cette chose même. Chestov, quant à lui, rejette catégoriquement la pensée rationnelle et se soumet au mystère religieux. L'idée d'absurde est pour lui totalement rejetée, car une puissance suprême la remplace et justifie toute chose. Camus perçoit le suicide philosophique comme un problème car il entrave la raison et la rationalité. Pour lui, il s'agit clairement d'un suicide intellectuel. L'individu refuse de reconnaître l'absurdité et les vérités douloureuses inhérentes à la condition humaine. Il commence à dépendre d'une puissance supérieure dont l'existence est incertaine.

Ce processus finit par le tromper et remplace le confort par une réalité amère ; cette soumission conduit au rejet de la liberté humaine. L'individu ne remet plus en question les idées limitées que lui transmet son autorité suprême. Se pose alors la question suivante : si un homme rejette à la fois le suicide philosophique et le suicide physique, que lui reste-t-il ? C'est là que Camus évoque la troisième voie, celle de la révolte. Cette révolte est une révolte de la conscience, une lutte permanente contre l'absurde. C'est la voie qui incite l'homme à questionner avant d'accepter, à chercher sans cesse des raisons pour comprendre et à tenter de trouver la rationalité, même si elle est rare, voire inexistante, dans le monde réel. Cette révolte est le chemin vers la liberté absurde.

1.5. La liberté absurde, la création et le mythe de Sisyphe.

La liberté absurde conduit l'homme à accepter l'absence de sens ultime à toute chose, l'absence de garanties quant à la vie et à l'au-delà, et l'absence de finalité supérieure, puisqu'aucune autorité supérieure ne nous juge. Cette liberté lui fait prendre conscience de l'inexistence de concepts tels que le destin et les desseins cosmiques. Ces concepts cessent de dicter sa vie et le rendent radicalement libre. L'homme peut alors vivre sans contrainte. Cela modifie également la définition de la liberté, qui devient quelque chose qui ne répond à aucune finalité. Elle est sans but ; sans espoir ni avenir, tout ce qui existe se trouve dans le présent. Camus distingue trois attitudes chez l'homme absurde : la révolte, la liberté et la passion. La révolte consiste en une confrontation constante avec l'absurde, sans soumission ni espoir de résolution.

XX La liberté est le rejet des puissances supérieures, des absolus et des commandements, et l'acceptation de l'absurdité de la vie. La passion pousse l'homme absurde à vivre pleinement, intensément et abondamment. L'homme absurde ne désire pas les vérités éternelles. Il n'espère pas atteindre le paradis. Il ne s'abandonne pas au désespoir. Il ne se soumet pas. Il est prêt à accepter les épreuves de la vie et à trouver un sens à ces épreuves. Il est prêt à affronter ses échecs. Il est prêt à regarder la réalité en face, sans illusion. Il ne vit pas dans l'illusion ni dans le confort illusoire. L'homme absurde ne se suicide ni philosophiquement ni physiquement ; il ne fuit pas l'absurde, mais accède à la liberté absurde. Il acquiert cette liberté en acceptant l'absurdité de la vie et en se révoltant contre l'absurde, tout en vivant avec passion.

CHAPITRE 2 L'ÉTRANGER

2.1 L'incipit et l'annonce de l'indifférence.

Les premières lignes de L'Étranger de Camus comptent parmi les plus célèbres de l'histoire de la littérature mondiale : « Maman est morte aujourd'hui. Ou peut-être hier ; je ne saurais dire. » Ces vers donnent le ton à l'ensemble du roman et nous offrent un aperçu du personnage que nous allons suivre. Pour le lecteur, ils suggèrent que le protagoniste est un homme peu sensible, mais cette difficulté à éprouver des émotions profondes s'accroît au fil du récit.

Cette impression se confirme par la suite : sa mère ne vivait même plus avec lui, mais dans une maison de retraite. Il ne réagit pas comme on s'y attend en société. La nouvelle ne le trouble pas et il paraît aussi calme que si de rien n'était. Il se rend à la maison pour accomplir les formalités, non par amour, mais par devoir. Il fait ce qu'on attend de lui, mais sans ressentir ce qu'on attend de lui. On ne le voit pas pleurer, pas même verser une larme pour cette perte supposément immense, selon les normes sociales. Pour les étrangers, c'est un spectacle inhabituel : le fils unique d'une femme insensible à son décès. Ils ne cherchent pas à savoir quelle était la nature de leur relation.

2.2 Normes sociales et perception du protagoniste.

Les parents sont primordiaux et doivent être la priorité absolue ; c'est la norme. Ils ne sont plus de simples humains faillibles ; ils deviennent des personnes excusables en toutes circonstances, car ils ont assumé leurs responsabilités envers leurs enfants, au lieu de les abandonner. C'est cette vérité qui est encensée, tandis que le fait qu'ils aient choisi d'avoir des enfants, ce qui leur confère des responsabilités, est relégué au second plan. Un enfant ne doit jamais remettre en question ses parents ni s'opposer à eux.

Les abandonner est encore pire. Le protagoniste est également perçu comme un enfant ingrat. De retour chez lui, il refuse de voir une dernière fois sa mère décédée, ce qui amuse son entourage. Personne ne comprend qu'on puisse refuser de voir une dernière fois celle qui nous a donné la vie. Il ne donne aucune explication à son refus. Il continue d'agir comme si de rien n'était, comme si c'était un jour ordinaire, si ce n'est un changement dans son environnement et ses comportements.

2.3 Une indifférence quotidienne face à la mort.

Il boit du café, fume des cigarettes et s'endort même comme à son habitude. Le drame ne semble pas l'affecter, et le lecteur comprend qu'il ne cherche pas à se contrôler ni à dissimuler ses émotions devant des inconnus ; il est simplement incapable d'éprouver le chagrin qu'il devrait ressentir. Même ses simples amis pleurent à chaudes larmes la défunte, mais lui, après son voyage, peine à rester éveillé. Il ignore même l'âge de sa mère, ce qui intrigue son entourage.

Comment un fils peut-il ignorer l'âge de sa mère ? Voilà qui donne le ton au voyage que nous allons entreprendre en compagnie de notre protagoniste. Dans le deuxième chapitre, nous découvrons plus en profondeur l'univers de notre protagoniste, Monsieur Meursault. Après les obsèques de sa mère, il comprend que son supérieur était mécontent de son congé, car il coïncidait avec le week-end, lui offrant ainsi plusieurs jours d'absence. Il reconnaît qu'un supérieur ne peut accepter de sacrifier autant de jours de repos à son employé. Il ajoute que ce n'est pas sa faute si sa mère est décédée à un moment qui lui permettait de prendre un congé aussi opportun. Il n'avait rien planifié ; c'était un pur hasard. Il ne saurait en être tenu responsable.

2.4 Relations, routine et absence d'attachement.

Alors que n'importe qui d'autre serait sous le choc et traumatisé, Meursault, lui, ne l'est pas. Au contraire, il se plaint d'être épuisé par tout ce qui s'est passé ces deux derniers jours. Il ne pleure pas la mort de sa mère. Pas de larmes, pas d'effondrement. Il ne pense même pas activement à sa mort. Cela montre qu'il n'est pas profondément touché, comme on l'est généralement après la perte d'un parent. Il ne se conforme pas aux normes sociales. Il est différent de la moyenne.

Le lendemain même de l'enterrement de sa mère, il va nager et rencontre une jeune fille. Loin de se morfondre chez lui, il est déjà dehors, face au monde. Cette jeune fille s'appelle Marie ; il la ramène chez lui et entame aussitôt une relation avec elle. Lorsqu'elle l'interroge sur sa cravate noire, il lui explique que sa mère est décédée. « Quand ? » demande-t-elle. Il répond « hier », comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Comme si la mort de sa mère était un événement banal, auquel il était désormais habitué.

2.5 Interactions sociales et indifférence morale.

Son indifférence l'avait légèrement blessée, ce qui l'avait amené à envisager de lui expliquer que ce n'était pas sa faute. Il se souvenait avoir tenu les mêmes propos à son employeur et avait trouvé cela absurde. Pourtant, il admettait que cette culpabilité était inévitable. Cela montrait qu'inconsciemment, il se sentait responsable de la mort de sa mère, sans pour autant l'admettre ouvertement, ni même à lui-même. Il se réfugiait alors derrière les normes sociales. Il acceptait l'idée communément admise de la culpabilité ressentie par les proches après le décès d'un être cher, avant de se convaincre qu'ils n'y pouvaient rien de toute façon. Il refuse également d'aller à son restaurant habituel pour éviter les questions et la solidarité solennelle que l'on manifeste face à une tragédie.

Il détestait qu'on l'interroge, surtout sur des choses qui ne le concernaient pas directement. Il retourne dans sa chambre pour observer les alentours. Il remarque des gens différents et leurs comportements, des jeunes aux personnes âgées, des couples aux célibataires ; tout lui semblait normal. La même foule, la même rue, le même endroit. Il constate qu'un autre dimanche s'est écoulé, que sa mère est enterrée et qu'il retournera travailler demain. Rien n'a changé, selon lui ; tout est comme avant. Il ne laisse pas cette tragédie le

consommer comme n'importe qui d'autre l'aurait fait ; il l'a plutôt normalisée au point d'y être indifférent.

Dans ce chapitre, nous découvrons des situations qui nous permettent d'explorer plus en profondeur la personnalité et la vie du protagoniste, à commencer par sa routine professionnelle. Il raconte comment son patron, de bonne humeur, l'interroge sur sa mère. La question de son âge est posée à nouveau, mais cette fois, au lieu de répondre « Je ne sais pas », il se risque à une estimation. Il dit à son patron qu'elle avait environ soixante ans et observe un soulagement sur son visage. Incapable de comprendre ce soulagement, il n'y prête aucune attention, absorbé par le travail qui l'attend à son bureau.

2.6 Violence, meurtre et jugement social.

Il se rend au restaurant de Céleste, un endroit qu'il fréquente régulièrement et avec lequel il semble être ami. Là, le propriétaire se montre compatissant et lui demande poliment s'il espère qu'il ne se sent pas trop mal. Notre protagoniste refuse catégoriquement, visiblement plus préoccupé par sa faim intense que par la compassion de cet homme. Il ne se soucie guère du regard des autres après la tragédie qu'il a vécue. Il y a un contraste frappant entre sa façon de réagir à l'incident et la façon dont les autres le perçoivent. Il n'accorde pas autant d'importance à sa tragédie que son entourage. Deux autres personnages font leur apparition dans l'histoire : Salamano et son chien. Ils vivent dans le même immeuble que notre protagoniste. De l'avis général, leur relation est conflictuelle. Ils sont à la fois dépendants l'un de l'autre et se détestent. Inséparables depuis huit ans, ils se maltraitent mutuellement : il arrive que le chien traîne son maître, le faisant trébucher, ce qui provoque une violente correction.

Leur relation est une codépendance toxique, où chacun s'appuie sur l'autre pour obtenir ce qu'il veut. Ils n'ont pas besoin l'un de l'autre, mais sont simplement habitués à la présence de l'autre. Un autre personnage fait son apparition : Raymond. On suppose qu'il est proxénète, mais cela n'est pas formellement établi. Il habite au même étage que notre protagoniste et semble être un individu peu recommandable. Comme beaucoup, Raymond trouve honteux de voir comment Salamano traite son chien et demande à Meursault s'il n'est pas, lui aussi, dégoûté. Ce dernier répond par la négative, et l'on comprend que cela lui importe peu. Raymond sollicite son aide et lui confie s'être battu avec un camarade.

Il propose à Meursault de devenir son ami, ce que Meursault accepte sans trop réfléchir. Raymond insiste sur le fait que c'est la faute de cet homme et révèle à Meursault qu'il s'agit du frère d'une jeune fille avec qui il a eu une liaison, mais qui l'a trompé. Il l'a battue jusqu'au sang. Il demande à Meursault d'écrire une lettre à la jeune fille afin de l'attirer dans un piège et de lui donner une leçon. Meursault accepte sans hésiter et rédige même la lettre. Il reste indifférent au mauvais traitement infligé par Salamano à son chien. Il reste indifférent aux tendances violentes, voire criminelles, de Raymond. Rien ne semble éveiller sa conscience au point de le perturber. Dans le chapitre précédent, on voit Meursault aider Raymond sans hésiter. Il ne cherche pas à approfondir la question ni à connaître le caractère de Raymond.

Il agit comme on le lui demande, sans s'immiscer outre mesure. Il ne s'interroge pas sur les torts ou les raisons qui auraient pu être invoqués par Raymond. Il ne se préoccupe même pas de l'autre version des faits. Il se contente de rendre service, sans poser de questions. Dès le départ, il ne s'implique pas profondément dans l'incident. Cela ne le concerne pas ; il écrit cette lettre uniquement pour aider son ami Raymond. Durant sa fuite, Raymond est suivi par les mêmes Arabes liés à la jeune fille, qui ont un pompon avec eux sur une plage. Blessé, Raymond va se faire soigner par Masson, mais il retourne à la plage, cette fois-ci armé d'un revolver. Meursault, présent pour le contrôler, lui prend son arme. À ce moment, il se dit que tirer ou non n'a pas d'importance, cela revient au même, et il n'y revient pas.

Les Arabes fuient sans affronter le revolver, mais Meursault retourne à la plage, préférant être n'importe où plutôt que d'affronter les femmes dans la maison et de se montrer aimable avec elles. Il choisit de partir plutôt que de subir une scène embarrassante. Il a toujours son arme lorsqu'il revoit l'Arabe et pense qu'il suffit de l'ignorer, mais ce dernier l'attaque au couteau. Meursault utilise alors son arme pour abattre l'Arabe, mais il lui tire dessus à nouveau quatre fois, même après une pause.

2.7 Le procès, la prison et l'acceptation de l'absurde.

Le premier chapitre de la deuxième partie s'ouvre sur une scène au commissariat. Meursault, suspecté de meurtre et ayant fait l'objet de plusieurs interrogatoires, est questionné par un juge d'instruction. Il admet alors que l'affaire lui paraît trop simple pour justifier l'engagement d'un avocat. Un avocat commis d'office vient ensuite le rencontrer. Ce dernier insiste sur son comportement inacceptable lors du décès de sa mère et sur l'insensibilité dont il a fait preuve envers autrui. L'avocat lui demande de témoigner qu'il maîtrise ses émotions, mais Meursault rétorque que ce serait tout simplement faux. Comme il l'a dit ces dernières années, il a cessé d'observer ses sentiments et ne les perçoit plus suffisamment pour les exprimer.

Il admet aimer sa mère comme tout le monde, comme si c'était une loi naturelle et non un choix conscient. Il n'a pas non plus d'explication quant aux quatre coups de feu consécutifs qu'il a tirés sur un cadavre. Lorsque le magistrat le revoit, il tente de le faire avouer sa culpabilité en jouant sur les sentiments religieux, mais Meursault reste impassible face à l'agitation du magistrat et commence à acquiescer lorsque celui-ci veut se débarrasser de lui. Le magistrat admet n'avoir jamais vu un cas aussi difficile. Dans le deuxième chapitre, on découvre Meursault à l'intérieur de la prison, et le récit de sa vie derrière les barreaux nous est présenté. Il confie qu'il y a des aspects de sa vie dont il ne parle pas, et cette période en fait partie.

Il espérait un jour être libéré, mais comme cela n'arrivait pas pendant longtemps, il s'est habitué à la prison. Le silence et l'obscurité

de sa cellule ne le dérangent ni ne l'effrayaient. Il s'est acclimaté à ces conditions sans y trouver à redire. Il dit même à Marie qu'il a tout ce qu'il désire, et cette affirmation est totalement sincère. Au début, pendant quelques jours, il avait la fâcheuse habitude de se prendre pour un homme libre. Il allait nager à la plage quand bon lui semblait et appréciait les grands espaces, comparés à sa cellule exigüe. Cette habitude persista durant ses quelques mois de détention. Puis, il recommença à penser à sa promenade quotidienne dans la cour ou aux visites de son avocat.

Il se disait qu'il y avait des gens dans le monde qui vivaient dans des conditions bien pires que les siennes. La vie carcérale n'était ni une torture, ni un véritable calvaire. Quand le geôlier lui annonça qu'il était privé de liberté, il en prit conscience et l'accepta simultanément. Il acquiesça silencieusement, disant : « Sinon, ce ne serait pas une punition. » Il rejetait consciemment l'idée même de subir une punition, tout comme son addiction au tabac. Il était dépendant, mais comme cela était interdit en prison, il fut déprimé pendant quelques jours. Il souffrit tellement qu'il arracha des échardes de son lit de planches et les suçait. Il comprit que cela faisait partie de sa punition : être privé de ses plaisirs.

Mais à ce moment-là, il avait perdu l'envie, ce qui mit fin à la punition. Au troisième chapitre, son procès s'ouvre. C'est la première fois que Meursault comparait devant un tribunal, et il doit faire face à un public. Amusé par l'intérêt que suscite son affaire, il ne cherche cependant pas à influencer l'opinion des gens en sa faveur. Il ne remarque même pas les visages familiers présents jusqu'à ce qu'il entende leurs noms. Durant le procès, son comportement lors du décès de sa mère est analysé plus en détail. Son indifférence, son absence de larmes, son refus de voir le corps de sa mère, le fait d'avoir accepté une cigarette pendant la veillée funèbre et sa sortie avec une jeune femme le lendemain de l'enterrement, tout cela joue contre lui.

Tout cela, étalé devant lui, lui fit prendre conscience de sa culpabilité. Pour la première fois, son indifférence se fissura et ces accusations accablantes le firent pleurer. Il comprit que tous le détestaient profondément. Il ne savait cependant pas s'ils le haïssaient pour le crime qu'il avait commis ou pour sa réaction si singulière face aux réalités de la vie quotidienne, soumises aux normes sociales. Au milieu de ce chaos, il appréciait le témoignage de Céleste en sa faveur, les yeux embués de larmes, impuissante. Pour la première fois de sa vie, Meursault ressentit une telle gratitude qu'il songea à embrasser un homme. Le chapitre s'acheva sans verdict et le tribunal suspendit l'audience. Au quatrième chapitre, le procès se poursuit et l'on constate que le protagoniste reste passif face à sa propre affaire. Il était tenté de prendre la parole, mais son avocat s'y est opposé.

Son image d'indifférence, voire de froideur, s'est construite autour de ses réponses directes. Ses vérités ont déplu à tous et ont joué contre lui. Il n'avait aucune emprise sur son destin. Puis, à force de réflexion, il réalise qu'il n'avait de toute façon pas grand-chose à dire. Tout ce qui pouvait être dit l'avait déjà été. Le jury connaissait tous les faits et les opinions le concernant. Il ne pouvait plus rien y changer. Tous insistaient sur son insensibilité et son comportement étrange après la mort de sa mère. On commençait à croire qu'il était moralement responsable de son meurtre. Il devenait évident que sa négligence et son absence d'émotions sincères pouvaient être la cause du décès de sa mère. Et si quelqu'un était indifférent à la mort de sa propre mère, pourquoi se soucierait-il de celle d'un inconnu ? Son comportement bizarre, combiné à son absence de remords, faisait de lui le criminel idéal aux yeux de la loi et de tous. Il ne manifestait aucun regret.

Il ne regrettait pas vraiment le meurtre non plus, car il ne regrettait rien dans sa vie. Il était concentré sur le présent et l'avenir immédiat, sans trop s'attarder sur le passé. Et pendant tout ce temps, notre protagoniste était encore plus accablé par la chaleur étouffante. Il ne se souciait pas du sort qui se jouait pour lui. La procédure était trop fastidieuse à ses yeux. Tandis que son âme était mise à l'épreuve et sa réputation salie, il était plus préoccupé par le trompettiste d'un vendeur de glaces. L'annonce de sa peine ne le perturba guère, et il resta muet. Dans le dernier chapitre, il fut annoncé qu'il devait être décapité, et ses pensées, dès lors, ne cessèrent de tourner qu'autour de cette idée. Il pensait que la guillotine ne laissait aucune chance à l'homme. C'était synonyme d'une mort certaine. Il se souvenait que sa mère disait toujours que, même dans les pires moments, il y avait toujours de quoi être reconnaissant, et il rationalisa sa situation. Il pensait qu'il lui suffisait de connaître son sort et de ne pas avoir de mauvaises surprises. Il n'aimait pas les surprises, et cette certitude le rassurait. Il ne pensait pas que la vie valait la peine d'être vécue, et le moment de la mort lui importait peu.

Ce qui le troublait un peu, c'était tout ce qu'il aurait pu vivre sans ces circonstances. Il réalisa que Marie ne lui écrivait plus et en conclut que les gens finiraient par l'oublier après sa mort. Cela lui importait peu. Lorsque l'aumônier vint le voir, il répéta qu'il ne croyait ni en Dieu ni en une vie après la mort. Face au refus de l'aumônier de le croire et à son insistance sur l'existence de Dieu et de la foi, le protagoniste s'effondra. Il se mit à crier sur l'aumônier et à l'insulter, sans même savoir pourquoi. Finalement, après avoir laissé libre cours à sa colère, il sentit qu'il était sur le point d'entamer quelque chose de nouveau. Il était convaincu que la mort était synonyme de liberté, et sa mère devait partager ce sentiment. Aussi, personne n'avait le droit de les pleurer, car ils allaient enfin être libres.

CONCLUSION

Il n'est pas toujours vrai qu'un héros absurde ait raison, ni qu'il ait tort. L'essai et le roman de Camus illustrent précisément cette conviction: un héros absurde est aussi irrationnel envers le monde et ses normes qu'ils le sont envers lui. Il ne laisse aucune autorité décider à sa place. Il ne dépend que de sa conscience. Fidèle à lui-même, il vit pleinement le moment présent. Ce qui ne le concerne pas, y compris son passé et son avenir, ne le touche pas; il y pensera le moment venu.

Seule la réalité et l'instant présent comptent à ses yeux, et personne ne peut le contraindre à penser autrement. Ne pas tirer de leçons du passé ni planifier l'avenir n'est pas une erreur; c'est un choix conscient de se concentrer sur le présent. De voir ce qui est visible, non ce qui fut ni ce qui pourrait être. Ce héros pourrait être un Jon Duan ou un Meursault ; peu importe. Le premier pense avoir trop d'amour à donner et ne pas le réserver à une seule personne, tandis que le second estime que le deuil de sa mère est inutile, car inévitable.

Tous deux sont des hommes absurdes, aux idées absurdes. Des hommes irrationnels dans une société rigide, régie par les conventions, dont les idées sont inacceptables pour cette société, et qui sont traités comme des parias. De leur point de vue, ils n'agissent pas de manière anormale. Un homme absurde est irrationnel face à l'irrationalité. Ils ne cherchent ni réponses ni définitions rationnelles ; conscients de l'irrationalité, ils choisissent de l'affronter sans se plaindre. Ils ne croient pas aux artifices du monde, mais à sa conscience. Or, tout ce qui dépasse l'entendement est rejeté par la société ; eux aussi le sont. Paradoxalement, la société ne rejette que l'absurdité de l'homme absurde, mais s'habitue à l'absurdité du monde.

REMERCIEMENTS

Avec un profond sentiment de gratitude et de respect, je tiens à remercier sincèrement mon guide de projet, Dr. Lokesh Bishnoi (Professeur Adjoint), pour son encadrement, ses conseils avisés et son soutien constant, qui ont permis la réalisation de ce travail. Étudier sous la direction d'un enseignant aussi compétent m'a permis de mieux comprendre le sujet et d'acquérir une rigueur méthodologique. Je remercie également les professeurs de l'Amity School of Foreign Languages pour leurs remarques pertinentes et leur soutien pendant ce projet. Enfin, je souhaite exprimer ma reconnaissance à ma famille et à mes amis pour leur soutien moral tout au long de ce travail.

REFERENCES

- [1] Camus, Albert. *Le Mythe de Sisyphe*. Paris: Gallimard, 1942.
- [2] Camus, Albert. *L'Étranger*. Paris: Gallimard, 1942.
- [3] Todd, Olivier. *Albert Camus: Une vie*. Paris: Gallimard, 1996.
- [4] Mélançon, Jean. *Camus et la philosophie de l'absurde*. Paris: Presses Universitaires de France, n.d.
- [5] Foley, John, ed. *The Cambridge Companion to Camus*. Cambridge: Cambridge University Press, 2007.
- [6] Encyclopaedia Britannica. "Albert Camus." Accessed n.d. <https://www.britannica.com>.
- [7] Stanford Encyclopedia of Philosophy. "Albert Camus." Accessed n.d. <https://plato.stanford.edu>.
- [8] Gallimard. "Œuvres de Albert Camus." Accessed n.d. <https://www.gallimard.fr>.
- [9] JSTOR. "Articles on Albert Camus." Accessed n.d. <https://www.jstor.org>.
- [10] Google Scholar. "Search results for Camus and absurdism." Accessed n.d. <https://scholar.google.com>.

Copyright & License:

© Authors retain the copyright of this article. This work is published under the Creative Commons Attribution 4.0 International License (CC BY 4.0), permitting unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original work is properly cited.